L'industrie des Égyptiens, si admirable qu'elle puise être à certains égards, n'en était pas moins fort restreinte, ainsi que leur développement intellectuel [1] : elle dépendait des produits du sol et des besoins de la consommation, comme nous l'avons dit. Faute de matériaux, la marine ne pouvait se perfectionner, le batelier était obligé de s'en tenir à sa piètre barque de papyrus; toutes ces belles connaissances des prêtres, tout leur savoir en géométrie et en astronomie, restaient stériles pour la navigation et la construction des navires. La géométrie ne s'appliquait qu'à l'arpentage; les calculs astronomiques ne servaient qu'à déterminer la durée de l'année, à fixer l'époque des fêtes et à régler les travaux de l'agriculture. Les prêtres se livraient également aux conjectures astrologiques : ils exerçaient la médecine, qui, dans la croyance religieuse, se liait étroitement aux divinations mystérieuses de l'astrologie; ils étaient jurisconsultes et rendaient la justice. Les prêtres avaient le monopole des sciences; à eux seuls appartenait l'exercice des plus nobles facultés de l'homme ; l'art lui-même était de leur domaine, à l'exclusion de la partie purement mécanique. L'art était assujetti à des formes immuables et ne pouvait franchir les limites que la religion lui avait posées et qui étaient maintenues avec une vigilance inexorable. C'est ce qui explique pourquoi les productions de l'art égyptien offrent toutes le même caractère, pourquoi tous les monuments de l'architecture et de la peinture ont la même empreinte de grandeur calme et imposante. L'imagination ne pouvait s'abandonner à son essor : ses intuitions avaient aussi peu de variété que l'aspect du pays qui les lui fournissait. Les ornementations architecturales sont toutes empruntées du petit nombre de plantes indigènes, telles que le lotus, le papyrus, etc. Aussi, à toutes les époques, les créations

[1] L'origine égyptienne des mystères grecs tenait peut-être à l'opinion qu'on s'était formée de la science profonde des Egyptiens. Peut-être maintenant qu'on viot qu'ils ne savaient pas beaucoup, reconnaîtra-t-on qu'ils n'avaient pas grand chose à cache Ampère, *Rech. en Egypte.* (*Note du Traducteur.*)

de l'art durent se renfermer, avec une prudence superstitieuse, dans un cercle étroit et tracé de temps immémorial. Quant aux matériaux, d'abondantes carrières les fournissaient en quantité suffisante ; il n'y avait d'autres bois de construction que le dattier, le sycomore; la taille des pierres, l'art du graveur, étaient également circonscrits dans une sphère restreinte qu'ils ne pouvaient franchir. Il nous est parvenu des camées qui, pour la finesse du travail, peuvent rivaliser avec ce que les Grecs nous ont laissé de plus parfait en ce genre. La peinture, à son tour, était arrêtée par les préjugés religieux; le dessin est en général faible et peu correct; le coloris, qui a résisté à l'action de tant de siècles, se réduit, du reste, à des teintes crues et plates.

Si des arts nous passons à l'industrie, c'est naturellement l'économie agricole qui se présente en première ligne. Nous trouvons des paysans ou cultivateurs, des pasteurs et des nomades; chacune de ces classes avait sa physionomie caractéristique. Les nomades étaient en horreur au reste des Égyptiens, ainsi qu'il est dit dans la Genèse. Ils habitaient les montagnes, dont ils descendaient poussant devant eux d'innombrables troupeaux. A l'époque de l'année où le Nil est rentré dans son lit, les plaines se couvraient de verdure et offraient d'abondants pâturages. Le profond mépris qu'on avait pour les nomades, s'explique facilement : ils étaient d'une race étrangère. La position des pasteurs à demeure fixe, était toute différente. Il y avait des bouviers en grand nombre; et l'on doit en inférer que l'éducation du bétail était florissante. Les porchers formaient une caste séparée, qui était méprisée et impure, quoique de race indigène, et à laquelle l'entrée des temples était interdite. L'état d'abjection où ils vivaient, tenait sans doute aux opinions religieuses, le porc étant regardé comme immonde. Néanmoins, à certaine fête de l'année, dans chaque maison, on immolait un porc à Osiris : de plus, après l'ensemencement des champs, on faisait fouler par des troupes de

pourceaux les terres ramollies par les eaux du Nil, pour enfoncer les grains dans le sol.

Hérodote rapporte que les Égyptiens vivaient en commun avec les animaux domestiques, et il relève ce fait comme une particularité dans leurs usages. La viande formait la base de l'alimentation habituelle. On se nourrissait aussi de poisson qui se pêchait en abondance dans le Nil. Le pain se faisait avec la farine de l'épeautre (kyllestis). On regardait comme infâmes ceux qui se nourrissaient de froment ou d'orge. Par une bizarrerie qu'on ne peut guère s'expliquer, la pâte était pétrie avec les pieds. On avait de la bière qui était préparée, comme la nôtre, avec l'orge fermentée. Le sol produisait peu de vin; l'usage n'en était permis qu'aux prêtres et aux guerriers, ou dans les fêtes et les grands repas. Quant à la volaille, les cailles, les canards, etc., se mangeaient crus ou se conservaient par la salaison. Dans les festins, les Égyptiens avaient un singulier moyen de s'exciter à la joie; après le repas, on portait, autour de la salle, un cercueil avec une figure sculptée en bois, qui représentait un mort. On le montrait successivement à tous les convives, et on leur disait : « Jetez les yeux sur cet homme : vous lui ressemblerez après votre mort; buvez donc maintenant et vous divertissez. »

Hérodote remarque certains usages particuliers chez les Égyptiens qui demeuraient dans la partie marécageuse du pays. Lors des inondations, ils coupaient les lis ou lotos qui croissaient dans l'eau; ils les séchaient au soleil et en prenaient les graines, qui ressemblent à celles du pavot et se trouvent au centre de la fleur; après avoir pilé ces graines, ils en faisaient du pain et le cuisaient au feu. On mangeait aussi la racine de cette plante qui est d'un goût agréable et doux, et qui a la forme d'une pomme. Les Égyptiens qui habitaient les marais, avaient une espèce d'huile exprimée du fruit du sillikyprion qui s'appelait kiki dans le pays : ils semaient cette plante sur le bord des étangs et des différentes branches du fleuve où elle réussissait. L'huile du sillikyprion

avait une odeur forte et désagréable. D'après Hérodote, elle n'était pas moins bonne pour la lampe que l'huile d'olive [1].

L'éducation du bétail était sous l'influence de préjugés résultant des doctrines religieuses; influence qu'il nous est impossible aujourd'hui d'apprécier dans toute son étendue. Certes, ce n'est pas sans raison que la vache était sacrée, tandis que l'on immolait le taureau, pourvu qu'il fût *monde*. Dans tel nôme, on immolait les chèvres, et l'on épargnait les moutons; dans tel autre, on ne sacrifiait que des moutons. Il est évident que cette distinction se rapportait aux particularités du sol. L'élève des chevaux était également fort active; on ne les employait qu'au trait. Dans aucune sculpture ni peinture, on n'a retrouvé la figure d'un cavalier. Le cheval était un article de commerce avec l'étranger. On sait que c'est en Égypte que le roi Salomon acheta les chevaux pour sa nombreuse cavalerie. Le chameau était une importation du dehors.

Les terres étant légères en Égypte, on avait des instruments de labour d'une grande simplicité. La charrue n'avait pas de roue, elle était traînée par des chevaux ou par le paysan lui-même; le soc s'enfonçait facilement dans le sol ramoll par les eaux du Nil. On semait l'épeautre, le seigle et l'orge, on cultivait le lin. Ces cultures sont anciennes, et de beaucoup antérieures à la fuite des Israélites, comme cela est prouvé par le texte de l'Écriture (Voyez le IIe livre de la Genèse). Le cotonnier réussissait dans la Haute-Égypte, du côté de la Nubie. Nous n'avons pas de données précises sur le rapport de la consommation du lin avec celle du coton. Dès les temps les plus reculés, ces substances servaient aux besoins de la population égyptienne; c'est ce qui résulte de divers passages de l'Écriture. Nous savons seulement par

[1] L'auteur que nous traduisons ajoute que l'huile du sillikyprion servait également à la nourriture des habitants. Hérodote ne dit rien, ce nous semble, qui puisse justifier cette assertion. (*Note du Traducteur.*)

Hérodote, que les prêtres ne portaient qu'une robe de lin et des souliers de byblos.

Parmi les autres détails qu'il rapporte au sujet des mœurs et usages du peuple qui nous occupe, nous remarquons ce qu'il dit au sujet de la manière dont on se saluait : lorsque deux personnes se rencontraient dans la rue, elles se faisaient une grande révérence en baissant les mains jusqu'aux genoux. Leurs habits étaient de lin, garnis de franges autour des jambes; ils les appelaient kalasiris; par dessus ils se couvraient d'un manteau de laine blanche; mais ils ne le portaient point dans le temple, et ils n'étaient point ensevelis avec ce vêtement. D'après cela, il paraîtrait que les Égyptiens ne s'habillaient que de lin, et que les étoffes de coton (byssos) n'étaient employés qu'à envelopper les momies et servaient à quelques autres usages. Selon le témoignage d'Hérodote, c'étaient des hommes qui faisaient la toile ; elle jouissait d'une grande réputation, et paraît avoir été répandue par le commerce du dehors, surtout par les Grecs. La toile fabriquée dans la Colchide, pays voisin du Caucase, et habité par un peuple ancien qui passait pour descendre des Égyptiens, ressemblait à celle d'Égypte; elle était connue tous le nom de toile de Sardes. On voit une figure très exacte du métier à tisser des Égyptiens, dans divers bas-reliefs historiques, notamment dans ceux que l'on trouve dans les tombeaux de Beni-Hassan, qui ont été décrits par M. de Minutoli. Nous savons, par Hérodote, que les Égyptiens poussaient la trame en bas, contrairement aux usages des autres nations qui la poussaient en haut. Le même historien donne une description détaillée de la magnifique cotte d'armes dont Amasis, roi d'Égypte, avait fait présent aux Spartiates. Elle était en lin, avec des figures mêlées au tissu et des ornements en or et en coton. Ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'étaient les fils des tissus; quoique de grosseur ordinaire, ils se composaient de trois cent soixante fils que l'on pouvait aisément distinguer. Dès le temps de

Joseph, les riches vêtements se donnaient en présents. Dans les bas-reliefs des grottes sépulcrales, surtout dans les tombeaux des rois, où les couleurs ont conservé toute leur fraîcheur et tout leur éclat, on trouve des étoffes si délicatement travaillées et si transparentes, que les corps paraissent à travers le tissu.

Quant aux couleurs et à la teinturerie, tout ce que nous en savons, c'est que les Égyptiens avaient le blanc, le jaune, le rouge, le vert et le noir, qu'ils appliquaient sans aucun mélange, peut-être parce qu'ils regardaient tout mélange comme impur. Dans les peintures historiques, dont quelques unes ont deux mille et même trois mille années d'existence, les couleurs ont gardé toute la vivacité, toute la richesse des teintes. Nous ignorons d'où les Égyptiens tiraient les matières colorantes; peut-être se les procuraient-ils chez les Tyriens, qui avaient un établissement à Memphis. Toutes les fois que l'industrie égyptienne est affranchie du contrôle des prêtres et de la tyrannie de l'usage, nous la voyons produire de merveilleuses choses. Les ustensiles de bronze dans les bas-reliefs, sont d'un travail si achevé, d'une si parfaite élégance dans leur étonnante diversité, qu'ils n'ont aucun parallèle à redouter. Les lits de repos, les chaises, les corbeilles, et parmi les instruments de musique, les harpes peuvent encore être proposés aujourd'hui, comme des modèles de goût. De même, les chars égyptiens se faisaient remarquer par la beauté des formes et des proportions. L'Écriture nous apprend que le roi Salomon payait un char égyptien six cents pièces d'argent. Les chariots de guerre étaient d'usage dès les plus anciens du temps.

La poterie se trouvait dans les conditions les plus heureuses. Elle était favorisée surtout par les excellents matériaux que fournissait le pays. Ses productions ne le cèdent point aux ouvrages de bronze par la beauté et la variété des formes. La ville de Coptos, sur le Nil, entrepôt dont nous avons déjà parlé, paraît avoir été le siége principal de cette in-

dustrie, dont on a retrouvé quelques vestiges de nos jours à Kuft.

Les institutions des Égyptiens que nous venons d'esquisser, formaient naturellement la base du trafic intérieur et des relations avec l'étranger. Dans cette double direction, le commerce devait montrer beaucoup d'activité avec toutes les restrictions qui lui étaient imposées par les mœurs et par les dispositions de la loi. C'est ainsi qu'elle prescrivait certaines formes dans le but d'assurer des sommes prêtées, et réprimait l'usure. Le créancier ne pouvait s'en prendre qu'à la fortune de son débiteur, dont la personne restait insolvable. La loi prévoyait et punissait les cas où il y aurait fabrication de fausses monnaies, falsification des poids et mesures, des sceaux et des documents judiciaires. Toutes ces précautions démontrent qu'il y avait un grand mouvement d'affaires, des collisions fréquentes d'intérêts. Ce qui a été dit au sujet de l'isolement de cette nation et de son aversion pour les autres peuples, ne doit donc pas se prendre dans un sens absolu, ni s'appliquer à toutes les époques. Du reste, le germe de ces perfectionnements industriels ne se trouve point dans les communications plus ou moins fréquentes avec l'étranger, mais dans la division par caste, comme nous l'avons déjà fait remarquer.

La chimie, c'est à dire l'art de traiter l'or et l'argent, qu'on appelle aussi la science égyptienne ou la science noire, s'enveloppait encore des voiles du mystère au temps de Dioclétien. Cet empereur publia un édit assez singulier, par lequel il était défendu d'employer les procédés chimiques. Son but était de ruiner l'Egypte que la science noire enrichissait et rendait assez puissante pour tenir tête aux Romains. Nous savons que dès les siècles les plus reculés, l'orfévrerie était pratiquée par les Egyptiens. Joseph reçut une chaîne d'or, comme témoignage de la faveur royale. D'ordinaire, ces chaînes étaient la marque distinctive de la magistrature ; on les portait autour du cou ; une médaille y était attachée et servait de sceau judiciaire.

Dans ce merveilleux et bizarre pays, tout à la fois si avancé et si arriéré, où après tout, l'intelligence était esclave de la matière, où la chimie devint une science formidable qui faisait trembler un empereur romain, on doit naturellement se demander d'abord, d'où venait tout cet or ; et, en second lieu, s'il était employé comme signe de valeur. Nous savons que c'est des montagnes de la Nubie que l'Egypte tirait ses richesses métalliques. Agatharchide a visité ces mines sous le règne du quatrième Ptolémée ; il nous apprend qu'elles se trouvaient aux monts Allaki ; que l'exploitation en remonte à une époque fort ancienne, mais qu'elle fut interrompue lors des conquêtes des Ethiopiens et sous la domination des Mèdes et des Perses. Les Arabes, qui connurent les mines d'Allaki plus tard, en fixent la position à quinze journées de marche du Nil. Assouam, la ville la plus proche, en est éloignée de quarante milles.

Quant au système monétaire, tout ce que nous en savons, c'est que de bonne heure le métal monnayé était employé comme moyen de transaction ; l'Écriture nous apprend que Joseph fit remettre l'argent dans les sacs de ses frères ; en outre, il donna trois cents deniers à Benjamin, etc.

LES BABYLONIENS, LES MÈDES, LES PERSES.

La Babylonie s'étendait à partir du golfe persique, entre les bassins du Tigre et de l'Euphrate, jusqu'au point où la plus courte distance sépare les deux fleuves. Au delà, vers le nord, le pays prend le nom de Mésopotamie ; et tout à l'entour de la Babylonie, nous voyons, dans diverses directions, la Sérique, l'Inde, l'Arabie, l'Égypte et l'Asie-Mineure, pays riches en produits naturels et ouvrés ; et dont les habitants étaient plus ou moins avancés dans la carrière du perfec-